



Critique: LE MARIAGE DE FIGARO au Théâtre Royal du Parc
Une réussite éclatante de comédie classique
Par **Alexandre Diaconu**



Il y a des lieux qui accueillent du théâtre, et il y a des lieux qui vous rappellent ce qu'est le théâtre. Le Théâtre Royal du Parc appartient clairement à la deuxième catégorie. Dans un monde de bâtiments modernes, lisses, et d'une obsession presque religieuse pour le minimalisme, entrer ici, c'est comme traverser la porte d'un âge oublié. C'est un petit joyau architectural, marqué par le temps et poli par le passage de générations de spectateurs. On ne le regarde pas seulement, on sent le théâtre.

Cette tradition ne se limite pas à l'esthétique. Elle se vit aussi dans l'organisation, et c'est un plaisir. Les annonces à 15, 10 et 5 minutes, la cloche du foyer avant le début, et surtout cette ponctualité rafraîchissante. L'heure de début était 20 h 15, et ça a commencé à 20 h 15. C'est rare en Belgique. Pourtant, le Théâtre du Parc prouve que c'est possible, et qu'on peut aussi éduquer le public à respecter ce cadre. Personne n'était en retard, très probablement parce que tout le monde savait que les portes allaient fermer. C'est du bon sens à Broadway ou au West End. Ici, ça ressemblait à une petite victoire.

Puis vient la pièce. Le Mariage de Figaro, c'est Beaumarchais, et ça sonne comme du Beaumarchais. C'est à la fois sa force et son défi. Un public contemporain peut très facilement se déconnecter à la longueur des monologues, et aux nombreuses scènes à deux ou trois personnages qui glissent vers des réflexions philosophiques ou sociétales, dans une écriture très prose. Je vais être honnête, il m'a fallu au moins 30 minutes pour m'adapter à un rythme et à une musicalité très différents de ceux auxquels notre époque nous habitue. C'est une vérité un peu inconfortable. Une dramaturgie naturelle au siècle des Lumières ne s'impose pas toujours instantanément en 2026. Les thèmes, en revanche, c'est autre chose, parce que la mécanique humaine sous le langage, elle, continue à tourner.

Et si elle tourne aussi bien ici, c'est parce que les comédiens portent la soirée avec une vraie maîtrise.

Félix Vannoorenberghe propose un Figaro d'une sincérité remarquable, riche, nuancé, traversant une large palette d'émotions sans jamais perdre l'axe du personnage. À la fin, on sort en se disant, oui, c'était Figaro. Même quand le texte peut sembler daté, son jeu mélange une technique classique et une vérité moderne qui rendent les répliques vivantes, réalistes et fraîches.



Elfée Durşen est une Suzanne énergique, précise et très présente. Sa manière de dire les répliques rappelle une forme de rigueur classique, presque dans l'esprit de la Comédie Française, et elle ancre une Suzanne dynamique et crédible. Le seul détail visuel qui m'a légèrement sorti de l'époque, ce sont ses tatouages visibles, qui ne semblaient pas appartenir à cet univers.

Laurent Capelluto, en Comte Almaviva, est selon moi le grand sommet de la soirée. Il signe un Almaviva que je n'avais jamais vu comme ça. Son Almaviva est comique, intelligent, stupide et dangereux à la fois. Son expérience du théâtre et du cinéma se sent dans le contrôle, le timing, la superposition des intentions. C'est audacieux, étonnamment neuf, et d'un courage de jeu délicieux. De la matière comique pure.



Laure Voglaire offre une Comtesse à la fois charismatique, énergique et subtile, exactement ce qu'il faut pour que le rôle ne devienne pas un simple portrait décoratif. Les seconds rôles sont au niveau des principaux, avec une mention spéciale pour Pascale Vyvère, excellente Marceline, vive et charismatique, et Luc Van Grunderbeeck, grand ressort comique, avec un parfum nostalgique rappelant l'énergie de De Funès.

Visuellement, la production est à la fois pratique et picturale. Au lever de rideau, le décor se révèle d'une efficacité intelligente: un petit podium, deux portes, un piano, quelques chaises, et des accessoires qui redessinent rapidement les lieux. Deux grandes toiles remplissent l'espace et donnent de la profondeur sans encombrer. La scénographie de Claire Farah respecte l'époque,



tout en restant fraîche, inventive, pastel, et étonnamment légère. Les changements de scène sont rapides, lisibles et créatifs.

La lumière de Xavier Lauwers est constamment magnifique. Jamais les visages ne disparaissent, et pourtant, l'éclairage sait passer de l'intime à un plateau pleinement éclairé sans perdre les contours, la profondeur, le contraste. Plusieurs scènes ressemblent réellement à des tableaux, ce qui épouse parfaitement la stylisation de la pièce.

Le travail musical est, lui aussi, très intelligent. Plutôt que d'imposer une musique originale dans un monde construit de façon très classique, Thierry Cammaert compose un collage cohérent, rendu fluide par l'orchestration, les instruments en direct, et leur intégration dans la mise en scène. Piano, guitare classique, accordéons, maracas, tout s'inscrit naturellement dans le tissu du spectacle. La seule pièce qui m'a semblé moins évidente est la Danse hongroise no.5 de Brahms, surtout parce que sa couleur folklorique pousse l'imaginaire un peu trop loin vers l'Est, loin de la France. Cela dit, pour un spectateur qui n'associe pas cette pièce à une géographie sonore précise, elle fonctionne comme transition énergétique.

Plusieurs moments musicaux en direct ont aussi une fonction essentielle, ils captent l'attention pendant les changements. Quand le morceau se termine, on n'a même pas remarqué le déplacement du décor, et on est déjà ailleurs. Parmi les plus beaux instants, un duo chanté entre Suzanne et la Comtesse accompagné uniquement au piano, le duo entre Chérubin et Fanchette, doux, léger, comique, en fin d'acte 1, et une superbe réorchestration de *Those Were The Days* pour deux accordéons, joués par Elfée Durşen et Laure Voglaire au début de l'acte 2. Le public s'est mis à applaudir en rythme, preuve que le moment fonctionnait. On retiendra aussi un passage à la guitare joué par Luc Van Grunderbeeck depuis une loge, un choix de mise en scène très efficace, qui renforce le lien scène salle dans une pièce où le quatrième mur se brise souvent. Le chœur du mariage, chanté par les personnages et accompagné à la guitare, fonctionne très bien, et il est délicieusement ponctué par la présence et les réactions du Comte Almaviva.

Les costumes de Chandra Vellut complètent le tableau avec élégance. Ils sont beaux, riches en textures, avec une patine de vie qui rend l'univers habité, pas simplement habillé. Les tissus sont superbes, et les touches de couleur s'intègrent parfaitement à l'esthétique picturale de l'ensemble



La mise en scène de Dominique Serron est intelligente, fraîche, et respectueuse de l'original. Le rythme est très bien maîtrisé, ce qui est crucial avec une écriture de cette densité. Son expérience avec l'Infini Théâtre, qu'elle a fondé et qu'elle dirige toujours, se voit dans la clarté du concept et dans la manière dont elle fait avancer la soirée tout en laissant respirer la langue.

Au final, c'est une production solide qui répond pleinement aux attentes d'une soirée au Théâtre du Parc. C'est classique sans devenir vétuste, et c'est enjoué sans perdre la précision.

Note: 9/10 Vous ne pouvez pas rater ce spectacle !

Photo Credits: Aude Vanlathem